

**PAGES  
MANQUANTES**



DERNIER PORTRAIT DE LA T. R. M. CATHERINE-AURÉLIE DU P.-S.,  
(NÉE CAOUPETTE)  
Au centre, La Vierge de N.-D. du Rosaire

# LE ROSAIRE

Couvent des DOMINICAINS, ST-HYACINTHE

Vol. XI No 11. NOVEMBRE 1905.

ABONNEMENT { CANADA \$1.00  
FRANCE 6 frs

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

## Les Délaiésés

Un poète a dit avec vérité :

*Le cœur de l'homme est plein d'oubli,  
C'est une eau qui remue et ne garde aucun pli.*

Franchissez, en novembre, le seuil d'une de ces vastes nécropoles où dorment leur dernier sommeil ceux que nous avons aimés ; laissez vos pas errer à travers les tombes fraîches ou vieilles, et abandonnez votre âme aux sentiments qu'inspire ce lieu. Bientôt une impression de mélancolie vous monte au cœur, un nuage de vague tristesse s'empare de tout votre être. Le vent passe en gémissant sur ces pierres tombales petites ou grandes, les feuilles sèches bruissent aux arbres, d'où elles tombent une à une pour aller s'ajouter aux autres accumulées en sillons au bord de chaque terre.

Oh ! que vous vous sentez triste !

Si, pour dissiper ce malaise grandissant, vous vous arrêtez et jetez les yeux sur les pierres qui sont devant vous, vous le sentez redoubler. Ici, c'est un enfant de quelques mois ou de quelques années, là un jeune homme ou une jeune fille, et la pierre porte : vingt ans ! Plus loin, c'est un père ou une mère de famille... Mais tous, quel souvenir ont-ils laissé parmi les vivants ? qui pense à eux ?

Le poète a traduit votre pensée :

*L'herbe pousse moins vite aux pierres de la tombe  
Qu'un autre amour dans l'âme...*

Comme c'est vrai ! Toutes ces tombes grandes et petites sont envahies par l'herbe, où déjà plusieurs générations d'insectes se sont succédées !

Ceux qui ont couché sous ces tombes les morts qui y reposent avaient le cœur brisé ; de vrais sanglots s'échappaient de leur poitrine oppressée ; mais depuis ? . . . Ils se sont habitués au vide creusé à leur foyer, leurs yeux ont cessé de chercher l'être aimé disparu ; et pendant que les premiers brins d'herbe perçaient la terre encore fraîchement remuée, dans le cœur, à travers la douleur atténuée perçait un autre amour, crépuscule avant-coureur d'un soleil moins lointain déjà.

Et alors, le poète avec sa hardiesse un peu brutale complète sa description d'un dernier trait :

.....et la larme qui tombe  
*N'est pas séchée encore que la lèvre sourit*  
*Et qu'aux pages du cœur un autre nom s'écrit.*

Passant qui vous êtes égaré dans le funèbre champ, vous n'êtes pas seulement parmi les morts : vous êtes parmi les *délaissés*.

\* \* \*

Voilà ce que sont devenus ceux que nous avons le plus aimés. Au cimetière nous avons apporté leurs restes mortels, il le fallait bien. Mais leur souvenir ! Ce souvenir que nous leur avons juré de garder en recevant leur dernier adieu, cette fidélité éternelle d'affection que nous leur avons promise, que sont ils devenus ? De nouveaux amours et de nouveaux sourires n'en ont-ils pas effacé jusqu'aux derniers vestiges ? Oh ! pauvres morts, êtres chéris avec tendresse pourtant, ce serait peu d'avoir laissé l'herbe couvrir vos corps, nous avons aussi oublié vos âmes. Votre souvenir est resté peut être, mais combien faible et inefficace.

Et tandis que la foi nous dit que vos âmes sont dans la détresse, que notre conscience nous accuse d'en être la cause, nos prières, la seule chose qui puisse vous être de quelque secours, nos prières se font rares. Ames de nos parents, de nos frères, de nos amis, vous êtes *délaissées* ! Nos cœurs pourtant ne sont point ingrats, ils sont oublieux. Ils sont infinis pour la souffrance, mais un peu d'amour peut les combler et le temps qui détruit tout a complété cette œuvre.

\* \* \*

Cependant il y a un cœur qui n'oublie pas et garde une amoureuse mémoire de ceux qui ne sont plus. C'est le cœur de cette mère toujours égale dans sa tendresse dont la mission est d'enfanter des chrétiens sur la terre pour les conduire au ciel. Ici-bas, elle met toute son affection à les sanctifier. D'une main elle leur montre la patrie, de l'autre elle leur indique le chemin à suivre. Sa voix nous encourage, ses reproches nous secouent, et depuis notre berceau jusqu'à notre lit d'agonie elle veille sur nous et nous prodigue les témoignages de sa maternelle tendresse.

Mais quand nos paupières se sont définitivement closes, quand le dernier clou a pour jamais fermé notre cercueil sur nous, quand l'oubli a appesanti sa main de plomb sur les pauvres trépassés, l'Eglise, elle, garde encore leur souvenir. Elle sait que beaucoup d'entre eux ne sont pas encore dans la patrie. Elle connaît leurs souffrances, elle entend leurs plaintes, et de son cœur ému jaillissent pour eux d'incessantes supplications. *Seigneur, fait-elle dire chaque jour à chacun de ses prêtres en face de la Sainte Victime, Seigneur, souvenez-vous de vos serviteurs et de vos servantes qui portèrent le signe de la foi et dorment le sommeil de la paix. Seigneur écoutez notre prière et recevez-les dans le lieu de rafraîchissement et de paix.*

Pour eux encore elle ouvre le trésor de ses indulgences et nous invite à y puiser largement. Pour eux enfin, elle déploie les magnificences de son culte et par des chants pénétrants, des cérémonies d'une gravité touchante elle s'efforce d'apaiser la justice divine, de remuer et de réchauffer nos cœurs attiédés.

Pourquoi entrons-nous si peu dans les intentions de l'Eglise? Pourquoi songeons-nous si peu à subvenir aux besoins des âmes de ceux que nous avons aimés, alors que cela nous est si facile? Sur la terre, les aurions-nous laissés dans la souffrance sans essayer de les soulager? C'était un besoin pour notre cœur reconnaissant de leur prodiguer les témoignages de notre tendresse et de notre compassion. Ce besoin n'existe-t-il plus, et la reconnaissance ne saurait-elle franchir les limites de cette vie mortelle? C'était aussi un devoir de justice. Ce devoir s'ensevelit-il donc dans les tombeaux du cimetière?

Ah ! n'oublions pas que la mort rend au contraire ce devoir plus pressant. Que de fois, sur la terre, nous avons été cause des fautes que nos parents ou nos amis ont commises. Que de fois nous les avons mis dans l'occasion de déplaire à Dieu ! Que de fois peut être, nous les avons rendus complices de nos crimes en abusant de l'ascendant que leur affection même nous donnait sur eux ! Et tout cela ne demanderait pas réparation ?

Descendons en notre cœur, ravivons le souvenir de ces chers disparus et prêtons l'oreille à son langage. Nous entendrons leur voix nous supplier d'avoir pitié d'eux au nom de l'affection que nous leur portions, mais aussi et surtout au nom de la justice : C'est à cause de vous que je souffre. Ayez pitié de moi !

Comprenons donc ce devoir, et ne soyons ni injustes ni ingrats. Prions, prions beaucoup pour nos défunts ; puisons dans les trésors spirituels de l'Église, les indulgences qui abrègeront leurs peines. Et surtout versons à leur intention la modeste aumône qui leur procurera l'application des mérites infinis du Sang divin, à la Sainte Messe. Employons même les pompes des cérémonies et du culte divin. L'honneur rendu à Dieu sera plus grand et plus efficace. Et puis ce sera une leçon et un rappel à la mémoire infidèle de ceux qui oublient leurs morts. Chaque coup de la cloche tintant le glas funèbre éveillera un écho dans leur cœur. Ce sera le remords et le regret de leur négligence. Mais les âmes délivrées seront reconnaissantes ; et prenant possession de la gloire céleste, elles porteront devant Dieu le souvenir de ceux qui sur la terre auront contribué à leur bonheur.

F. J. G., O. P.



*La Bienheureuse Marguerite de Castello*  
*(Tertiaire Dominicaine)*

(Suite)

IV.—LE CALVAIRE INTÉRIEUR



A CROIX ! Jésus l'avait plantée dans l'âme même de la tertiaire dominicaine et comme sur le Calvaire, elle y faisait son œuvre sanglante de purification et de rédemption. Car, il ne faudrait pas croire que ces oraisons si profondes, dégagées du corps souvent jusqu'à l'extase, fussent toujours joyeuses et triomphantes. Des semaines entières, aride, desséchée, impuissante, plus aveugle en son esprit qu'elle ne l'était en sa chair, l'Epouse du Crucifié ne voyait plus ni Dieu, ni sa conscience, ni rien de cette splendeur des dogmes catholiques, d'ordinaire si lumineux pour elle. Pas une pensée, pas un sentiment, pas un mouvement d'amour ne la faisait tressaillir, elle qu'un rien enlevait jusqu'à Dieu ! Et pourtant, ce Dieu, sa volonté le voulait, l'appelait toujours, mais d'un appel douloureux et désespéré. "O Dieu ! Pourquoi m'avez-vous abandonnée !" Comme l'enfant qui, un soir, s'est endormi sur le cœur de sa mère, plus tranquille qu'au milieu d'une armée, parce qu'elle est avec lui, se réveille, le matin, seul, dans la maison, épouvanté par le silence. Il pleure, il crie, il appelle, il se désespère, jusqu'à ce qu'il entende le pas chéri de celle qui lui rappelle le bonheur.

Ainsi le Christ en croix. La divinité était en Lui, avec Lui, mais il ne la sentait plus, il sentait au contraire son absence et c'était pour son âme le plus crucifiant supplice.

A cet abandon apparent de Dieu, se joignait une autre épreuve, humiliante et douloureuse pour cette âme si chaste. L'Ange de la chair aussi la souffletait et lui troublait l'imagination de séductions que ses yeux n'avaient pas vues. Comme plus tard Ste Catherine de Sienne, elle s'écriait, "Seigneur Jésus, où étiez-vous pendant que ces terribles choses se passaient en moi ?" A elle aussi, Jésus répondait : "J'étais dans ton cœur, je te regardais combattre et t'abandonner filialement à moi."

C'était en effet par une résistance vaillante en même temps que par un abandon filial à Dieu que cette jeune fille, martyre de la tentation, en sortait toujours victorieuse et intacte. Toutefois, sa résistance n'était pas uniquement passive. Elle allait à l'ennemi avec les armes de la pénitence. Eclairée de bonne heure par cet instinct surnaturel qui est comme le sixième sens des saints, dès l'âge de sept ans, elle portait à l'insu de sa mère, un cilice dont le crin labourait et dévorait sa poitrine. Tertiaire, grande fille de St Dominique, elle se donnait, à l'exemple de son père, la discipline trois fois toutes les nuits avec une chaîne de fer. Outre les jeûnes du Tiers Ordre, pourtant fréquents et austères, elle s'en imposait trois par semaines, au pain et à l'eau. Son sommeil était court, à peine deux ou trois heures, et sur la terre nue ! En châtiant ainsi son corps, elle en rendait l'âme maîtresse et dominatrice, non maîtresse et dominatrice orgueilleuse de son empire, mais craintive et prosternée devant le Souverain Maître des Vertus.

La pénitence était l'épée avec laquelle elle tenait l'ennemi à distance, l'humilité son bouc'ier pour se couvrir de ses coups. Ni les faveurs surnaturelles dont Dieu la comblait, ni l'affection de Grigia et de sa famille, ni la considération dont tout le monde l'entourait, n'excitaient en elle, ce sentiment instinctif de complaisance qui naît en nous de l'estime et de l'amitié. Tout venait de Dieu, elle reportait tout à Dieu, gardant pour elle, avec une pudeur jalouse, le secret des familiarités divines, s'abîmant dans son indignité et se confessant tous les jours de ces taches que Dieu trouve même dans les Anges et qu'elle pleurait comme de grandes fautes.

Qu'on ne s'étonne plus de lui voir pénétrer les secrets des consciences, commander à la vie et à la mort et sauver de l'enfer les pécheurs les plus endurcis ! Un jour elle entend dans la rue la cloche des malades. Son premier mouvement est de tomber à genoux. Mais elle se relève aussitôt et se précipite. Une voix intérieure qu'elle connaît bien, lui dit "que ce prêtre qui va passer est un malheureux, l'hostie n'est pas consacrée, un sacrilège va être commis." Indignée, elle arrête le cortège, reproche au prêtre publiquement sa forfaiture et lui en donne



une si profonde horreur que, sur le champ même, il avoue sa faute et en demande pardon.

Une pieuse tertiaire souffrait depuis longtemps d'une tumeur aux yeux. Elle allait infailliblement perdre la vue et ne s'en consolait pas. Un spécialiste célèbre, consulté, lui avait naturellement indiqué un remède très cher et avait appuyé sa consultation d'une note plus chère encore. Payer la consultation était au-dessus de ses moyens, il devenait donc inutile de penser au remède. La malade revenait à son logis, triste et pensive, songeant au bonheur des riches. Tout à coup, elle se sent pressée de rendre visite à sa sainte compagne du Tiers-Ordre et à lui confier sa douleur. Elle en obtiendra au moins, pour rien, une parole consolatrice. Elle y va, et comme la prophétesse Anne dans le temple, elle lui parle, avec une exubérance intarissable de mots et de larmes, de son infortune adessus de toutes les infortunes. Marguerite la calme par de douces paroles et de fraternelles caresses, elle lui fait le signe de la croix sur les yeux malades, la tumeur se résout à l'instant, et sans cicatrice aucune, ses yeux sont aussi sains que s'ils n'avaient jamais été atteints. Joie débordante de la malade, plus démonstrative encore que tout à l'heure, criant au miracle et chantant gloire à sa libératrice !

Une autre malade, plus chère à notre bienheureuse, parce qu'elle était la nièce de Grigia et sa filleule, agonisait, désespérée de tous les médecins. Marguerite la veillait avec quelques compagnes. Une nuit, celle de St Fortunat, très honoré dans le pays, deux ou trois de ces garde malades volontaires, pressentant quelque chose de divin, feignirent de s'endormir. Marguerite, doucement, s'approcha du lit, s'agenouilla et se mit à prier avec ferveur. Au bout de quelques instants, un jeune homme d'une grande beauté apparut et lui dit : "Que voulez-vous de moi ?" "Que vous guérissiez ma fille." Alors, il se dirigea vivement vers l'escalier, comme pour aller chercher quelqu'un. Se précipitant sur ses pas, "Mon frère, mon petit frère, lui criait Marguerite, ne vous en allez pas, votre frère céleste Fortunat va venir." Aussitôt, en effet, apparut un autre personnage, tous les deux s'approchèrent de la malade, lui firent le signe de la croix sur le front, et

la mourante se leva, s'écriant d'une voix joyeuse: "Remercions Dieu qui vient de me guérir par les mérites de ma chère marraine." Le matin, elle apparut au milieu des siens pleine de santé. Qui étaient les deux personnages, instruments divins des prières de Marguerite? La légende dit qu'ils ressemblaient aux portraits vénérés alors de St Fortunat et de St Jean l'Évangéliste.

Elle s'amusait même, dans sa claire vue de l'avenir, de certains parents, pieux catholiques, qui s'empresment de marier leurs filles pour que l'idée d'être religieuses ne leur vienne pas. Une de ses amies, en particulier, était tellement possédée de cette manie maternelle, qu'elle entretenait à chaque instant Marguerite de ses démarches. C'était pour elle, l'obligation importante, unique, de sa vie. "Ne vous préoccupez donc pas tant, lui dit un jour "la bienheureuse, vous perdez votre temps et votre peine; "votre fille ne se mariera pas, elle sera comme moi tertiaire dominicaine." "Ma fille, tertiaire dominicaine? "Jamais." "Oh! il ne faut pas dire: jamais, repartit "la sainte, vous aussi, vous prendrez l'habit avec elle et "vous rirez bien ensemble de vos préoccupations matrimoniales actuelles." Ce qui arriva. Le jeune homme mourut, on changea d'avis, sinon de sentiment, et la mère comme la fille durent se contenter du bon Dieu et de St Dominique. On ne dit pas qu'elles le regrettèrent.

FR. L. BOITEL, O. P.

(A suivre)

— o —

### **Pie X et Saint Thomas d'Aquin**

Avant de se rendre à l'Université de Fribourg où il vient d'être nommé professeur de philosophie, le P. Montagne, O. P., demanda et obtint une audience du Saint-Père, dans le seul but de recevoir sa bénédiction sur lui et sur la nouvelle carrière qu'il allait commencer.

Pie X voulut l'entretenir un peu seul à seul et l'interroger sur les matières qu'il avait déjà enseignées. Sa

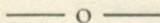
Sainteté apprit avec joie que pendant dix ans déjà il avait professé la philosophie dans l'Institut catholique de Toulouse et ensuite la théologie aux étudiants Dominicains du couvent de la Quercia, à Viterbe.

Le Souverain Pontife le félicite alors de ses travaux passés, l'exhorte à continuer avec courage et ardeur et ajoute :

*Je vous recommande surtout de toujours enseigner la philosophie de saint Thomas, quelque inutile que soit la recommandation dans le cas présent.*

Le P. Montagne ayant répondu qu'il ne s'en était jamais écarté, et qu'il n'avait exposé les autres systèmes que pour les combattre, le Pape ajouta :

*Bien, bien ; allez à Fribourg ; vous avez là un vaste champ d'action pour faire le bien à de jeunes étudiants ; ne soyez pas seulement professeur, mais aussi apôtre, en exerçant au milieu d'eux votre ministère avec une très grande charité et abnégation.*



#### A WASHINGTON

Le 20 août dernier a eu lieu à Washington la bénédiction du nouveau couvent d'études de la province dominicaine de Saint-Joseph. Ce couvent, placé sous le vocable de l'Immaculée Conception, reprend dans le Nouveau Monde les glorieuses traditions de l'Ordre en Europe. Au moyen-âge le *Studium* dominicain s'établissait dans une ville universitaire, en plein centre de vie intellectuelle : ainsi l'avait voulu le saint Fondateur de l'Ordre. A Washington, près de la jeune et déjà célèbre Université, s'élève donc désormais un monastère, car c'est un véritable monastère, dont l'aspect médiéval, avec ses ogives, son cloître, ses cellules donne au visiteur en plein pays de *vie intense* une douce impression de calme et de paix. Puisse-t-il, comme Saint-Jacques de Paris, devenir un foyer de doctrine où se formeront pour la conquête religieuse du Nouveau-Monde des prédicateurs, des savants et des saints.

## La cloche des trépassés

Ecoutez la cloche qui tinte  
 Ses rythmes lents et cadencés ;  
 Entendez sa funèbre plainte :  
 Souvenez-vous des trépassés.

Dans sa demeure aérienne,  
 Tournant sur ses essieux rouillés,  
 Elle dit sa funèbre antienne  
 A travers nos bois dépouillés.

Sa voix s'étend loin sur la terre :  
 Elle rappelle à chaque seuil  
 Ceux qui dorment au cimetière  
 Dans la froide nuit du cercueil.

Et le soir dans chaque demeure,  
 Lorsque le vent souffle au dehors  
 On dit son Rosaire et l'on pleure  
 Au souvenir des pauvres morts.

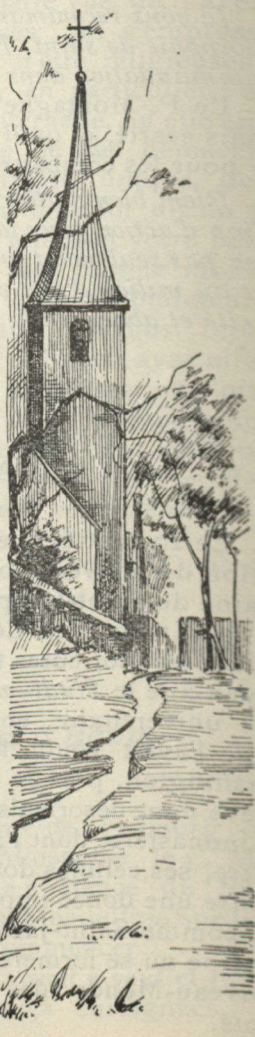
Echos des éternelles rives,  
 Où nous allons à flots pressés,  
 Que de souvenirs tu ravives,  
 Cloche bénie des trépassés !

Car dans sa marche vers la tombe,  
 Quel mortel n'a connu des deuils ?  
 Qui de nous parfois ne succombe  
 Sous le poids de tant de cercueils ?

\* \* \*

Mais j'écoute... en l'espace immense,  
 Un carillon joyeux et fier  
 Mêlé sa note d'espérance  
 Aux tourbillons g'acés de l'air.

O mort, tu peux chanter victoire !  
 Tu peux, farouche, autour de nous,  
 Déployer ta grande aile noire  
 Et nous étourdir sous tes coups ;



Tu peux êtreindre dans ta serre  
L'orphelin pauvre et délaissé,  
L'enfant dans les bras de sa mère,  
Le mendiant faible et lassé ;

Tu peux, vautour féroce et sombre,  
Planant au-dessus des mortels  
Voiler par instants de ton ombre  
La clarté des biens éternels ;

Sous ta griffe, l'argile tombe,  
Mais l'âme libre, ouvrant enfin  
Son aile, ainsi qu'une colombe  
S'élançait à son zénith divin ;

Mais tu nous laisses l'espérance :  
L'hiver, dans toute sa rigueur  
Ne détruit jamais la semence  
Du papillon et de la fleur.

Et c'est la vie que tu nous prêches,  
Cloche bénie ; près des tombeaux,  
Malgré le bruit des feuilles sèches,  
On sent germer des renouveaux.

\* \* \*

Ayons pitié des pauvres âmes ;  
Soulageons-les dans leurs douleurs ;  
Le Rosaire adoucit les flammes,  
Le sang du Christ calme les pleurs.

Ayons pitié ! Notre prière,  
Ouvrant d'éternelles clartés,  
Fera monter vers la lumière  
Les chers morts qui nous ont quittés.

Ayons pitié ! La cloche tinte  
Ses rythmes lents et cadencés ;  
Entendez ses funèbres plaintes ;  
Souvenez-vous des trépassés !

FR P. G.

Iberville, octobre 1905.



## Un Ecueil des Etudiants

### LA DISSIPATION (1)



LE TRAVAIL intellectuel est avant tout une œuvre de réflexion. Il ne suffit pas d'emmagasiner dans son esprit des matériaux, l'essentiel est de les triturer, de les digérer, de se les assimiler par la méditation.

Comme il n'y a pas de méditation vraiment fructueuse sans recueillement, nous voyons toujours les hommes d'études le rechercher dans la solitude. L'antiquité classique nous montre ses poètes s'enfonçant dans le silence et la poésie des grands bois pour y trouver l'inspiration. Aux époques troublées des invasions barbares et du moyen-âge, alors que partout retentissaient des bruits de guerre, nous voyons la science se réfugier à l'ombre protectrice des hautes murailles des cloîtres.

Aujourd'hui, où trouver le silence ? Le bruit n'est-il pas l'élément quasi nécessaire de notre société contemporaine. Elle y nage, elle s'y noie. Le mouvement des affaires, le bourdonnement des nouvelles, les cris de la politique, la fréquence des excursions et des voyages lointains, tout contribue à augmenter le tumulte. Au milieu de ces clameurs et de ces occupations, on ne s'entend plus, on ne s'appartient plus. Si vous ajoutez encore à toutes ces causes d'agitation, les tyranniques exigences de la vie mondaine, vous verrez quelles difficultés immenses il y a à trouver des heures de tranquillité, où en paix, on puisse se livrer au travail.

Aussi, conséquence désastreuse, combien sont rares parmi nous, ceux qui pensent, qui étudient. On n'a plus de temps pour les choses de l'esprit, et surtout on n'y a plus la tête.

\*\*\*

Les jeunes gens se laissent-ils entraîner dans ce tourbillon, où tout semble les inviter à se jeter à corps perdu, et les ardeurs, les charmes, la beauté de la jeunesse, et l'attrait du fruit défendu, et l'enivrement des premiers jours

---

(1) Extrait du volume en préparation : *La Mission de la Jeunesse Contemporaine. I. La préparation intellectuelle.*

de liberté, et les pressantes sollicitations du monde ?

Ils sont bien peu nombreux ceux qui ont la force et le courage de résister à l'entraînement du courant, à la contagion de l'exemple. Beaucoup de nos étudiants deviennent des mondains, tenant en plus haute estime la parure du corps que celle de l'esprit, préférant aux études sérieuses certains arts d'agrément et de luxe, à la réputation de travailleur, celle d'un parfait cavalier, aux éloges des professeurs, l'admiration des femmes. Ils aiment le monde, aussi cherchent-ils toutes les occasions de le trouver. Ils fréquentent assidûment les cercles et les clubs ; ne manquent pas un bal ni une réception ; ils sont de toutes les parties de plaisir ; on les trouve parmi les habitués des théâtres et des courses.

*Ces jeunes mondains s'occupent-ils de leurs études ?* Tout d'abord, *ils n'en ont pas le temps*. Ces longues heures des soirées sont perdues pour le travail. Dans les salons d'aujourd'hui, rendez-vous des petits potins et des cancan scabreux, que peut-on entendre d'utile ? Le temps s'y passe à encenser les personnes présentes et à dénigrer les absentes ; à parler de la mode, de la politique, mais jamais où très rarement des choses sérieuses.

*Ils n'en ont plus la force*. Comment ces jeunes hommes sortent-ils de ces réunions tardives, de ces danses fatigantes, de ces spectacles où tout est organisé pour énerver et griser les sens ? Ils en reviennent brisés, corps et âme. Le lendemain, ne leur demandez pas un effort physique, intellectuel ou moral, ils sont incapables de toute énergie. Résultat final, après quelques mois d'une telle vie, c'est la stérilité de l'esprit, l'étiollement du corps et l'amointrissement de l'âme.

“ Lorsque, dit le P. Lacordaire, je quittai ma province à l'âge de vingt ans, pour venir à Paris, un homme éminent qui s'intéressait à ma jeunesse, me dit cette parole, qui m'est toujours demeurée présente : “ Si vous voulez être tout ce que Dieu demande de vous et vivre autant que le comporte votre nature, ne veillez jamais au-delà de dix heures du soir. ” Aujourd'hui, par une aberration commune, mais sévèrement punie, on veut unir au prestige des travaux sérieux la jouissance des plaisirs vulgaires. On est homme du monde par delà minuit, et l'on se réveille

écrivain, savant, magistrat, ministre même, en attendant que la nature accablée de ce double fardeau, se venge du génie lui-même par un idiotisme qui attriste l'admiration et que l'antiquité n'avait pas connu" (1).

"Je nie, ajoute un philosophe, grand ami de la Jeunesse, (2) que les esprits puissent grandir avec l'organisation actuelle du soir.

Quand toute journée finit par le plaisir, sachez que toute journée est vide. Je ne parle pas de ceux qui, chaque soir, brisent toute leur force et leur dignité d'homme par une orgie. Je parle de ceux qui, comme presque tous aujourd'hui, cessent toute vie sérieuse à un moment donné, pour l'interrompre pendant au moins douze heures ou quatorze heures. Que devient ce temps ? Qu'est-ce que nos conversations du soir, nos réunions, nos jeux, nos visites, nos spectacles ? Il y a là comme un emportepièce de quatorze heures sur la vie véritable. C'est du repos, dira-t-on. Je le nie, ce qui dissipe ne repose pas. Le corps, l'esprit, le cœur, épuisés, hors d'eux-mêmes, se précipitent, après une soirée vaine, dans un lourd et stérile sommeil, qui ne repose rien, parceque la vie, trop dispersée, n'a plus ni le temps ni la force de se retremper dans ses sources. Dans quel état sort on d'un tel sommeil".

*Ils n'en ont plus le goût.* Alors même qu'il en aurait la force, comment voulez-vous que ce jeune homme qui a brillé dans le monde, qui croit y avoir des admiratrices et qui peut être a commencé à vivre la première page d'un roman d'amour, comment voulez-vous qu'il s'intéresse à ses études, qu'il se recueille après cette dissipation ?

Rentré dans sa modeste chambre, l'imagination pleine de mille fantômes, le cœur troublé, comme tout lui paraît froid et vide. Il repasse longtemps dans sa mémoire, les moindres détails de la soirée ; il en revit chacun des instants, en ressent chacune des émotions.

Veut-il se remettre, au travail, aussitôt les souvenirs renaissent. Il est entraîné bien loin au pays des rêves, dans un monde étrange tout de lumière, de parfum, de joie et d'amour, et les heures passent. Ses livres, sou-

(1) P. Lacordaire. *II. Lettre à un jeune homme.*

(2) P. Gratry.—*Les Sources*, pages 39 et 40.



vent si prosaïques, où s'étalent en longues colonnes les axiomes arides du droit ou les formules abstraites de la physique et de la chimie, lui pèsent lourdement. Là où est son cœur, là sont toutes ses pensées, et si aux cours des facultés, il est présent de corps, il est absent d'esprit. Comme sa vie réelle avec ses exigences lui paraît insupportable et triste en comparaison de celle qu'il s'est forgé de toutes pièces.

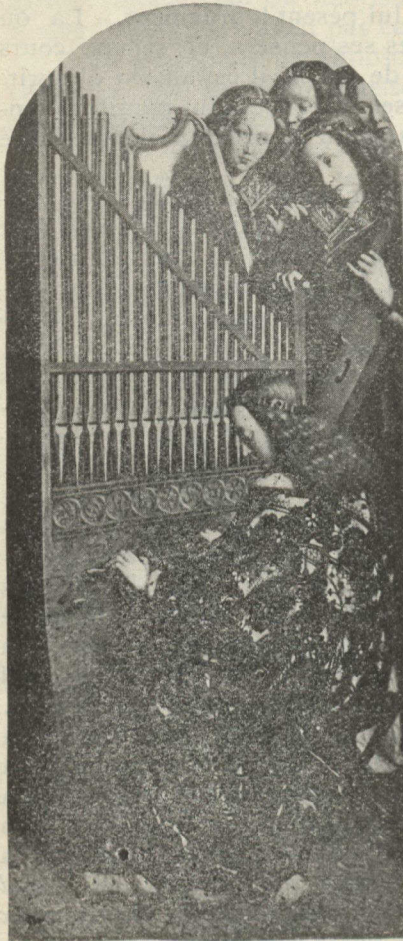
La vie mondaine est donc un grand obstacle au travail intellectuel. Aussi, voyons-nous tous ces hommes dont nous admirons la vie utile et féconde en fuir les pernicious entraînements. C'est Montalembert qui nous apprend qu'étant étudiant, il ne sortait jamais le soir, n'allait ni au théâtre ni au spectacle. "Une fois seulement, j'ai dérogé, dit-il, pour entendre Mme Malibran, et cela dans un de ses plus mauvais rôles". C'est Ozanam qui se souvenant de la promesse faite à sa mère et de la recommandation de M. de Chateaubriand évita toujours, lui aussi, le théâtre. C'est Garcia Moreno qui, étudiant à Paris, se confine dans un modeste appartement de la rue de la vieille Comédie, loin des boulevards tumultueux consacre seize heures par jour à l'étude et se prive des distractions les plus inoffensives pour gagner du temps. "Comme tous les Américains, il était grand fumeur. Aussi, en passant aux Antilles pour se rendre en France, avait-il fait une ample provision de cigares de qualité superfine. Un jour qu'un de ses amis, sur le point de retourner à l'Equateur, lui faisait ses adieux, Garcia Moreno lui offrit pour son voyage le coffret qui contenait son trésor. Son interlocuteur lui faisant observer qu'il ne trouverait rien de comparable à Paris, tandis que lui serait bientôt à la source : "*Prenez, lui dit-il, vous me rendrez un grand service. Il me faut étudier, étudier toujours, et je ne veux plus perdre le temps que je passe à allumer ces malheureux cigares*".

Mais, me direz-vous, l'étudiant n'est pas un moine dans un cloître ? C'est vrai, aussi je n'ai nullement la prétention de lui imposer le silence du trappiste, ni la solitude du chartreux, ni les austérités des anachorètes.

(A suivre)

FR. A. VUILLERMET, O. P.

## La Patronne des Musiciens



Sainte Cécile ( Van Eyck.)

La dévotion qui considère Sainte Cécile comme la patronne des musiciens a-t-elle un fondement ? L'illustre Vierge Romaine était-elle une artiste, ainsi que nous le représente la peinture ?

Dans sa vie, telle que nous la lisons *aux actes des martyrs* nous ne trouvons qu'une phrase où il est parlé de musique, c'est celle-ci " *Cantantibus organis, Cæcilia in corde suo soli Dominico decantabat* : Tandis que résonnaient les instruments, Cécile chantait à Dieu seul dans son cœur." Ce passage fait allusion aux musiciens qui jouaient durant les repas, aux premiers jours de son mariage, alors que son mari était encore païen. Loin de prendre part à ces chants profanes, elle essaye de s'en distraire en murmurant dans son cœur un hymne

que Dieu seul entendait. Elle assistait aux concerts sans même y prendre part. Cette présence ne suffit pas à rendre artiste. Bien souvent déjà j'ai entendu toucher de l'orgue, et cependant je suis loin d'être un organiste.

Jusqu'au XVe siècle, aucun artiste ne la représente

assise devant un clavier, ni un luth entre les doigts. Cette conception n'était venue ni au Cimabue, ni à Fra Angelico, ni au Pinturricchio, qui nous ont laissé de si belles peintures où figurent la jeune épouse de Valérien. Cette innovation était réservée à Jean Van Eyck, ou Jean de Bruges.

“ Il nous a laissé deux petits volets. Dans l'un d'eux, celui de droite, que représente notre gravure, Cécile, en riche dame flamande, et vêtue de somptueux habits, touche le clavier d'un orgue, tandis que des vierges jouent au-dessus d'elle de divers instruments. Dans le volet de gauche, d'autres vierges, joufflues et massives, mais couvertes de belle chapes sacerdotales, chantent avec componction dans un gros missel ouvert devant elles.”

“ A partir de cette époque, dit une revue française, la tradition est faite. Tous, peintres et sculpteurs, quand ils ne peignent pas Cécile dans un des actes importants de sa vie, tels que son mariage ou son martyre, lui donnent les attributs classiques de la musique.

Parmi ces dernières peintures, l'une des plus célèbres est celle que Raphaël exécuta en 1513 pour l'Eglise de *Saint-Jean in monte* de Bologne. La Vierge, entourée de quatre saints personnages, et ayant à ses pieds les emblèmes de la musique profane, abaisse l'instrument qu'elle tenait dans ses mains, et, les yeux fixés au ciel, elle écoute dans un ravissement un concert d'anges au-dessus de sa tête.

Paul DeIaroche a peint une sainte Cécile assise sur un trône : sa main gauche pend à son côté ; mais la droite, d'une suprême élégance, touche un petit orgue que lui présentent deux anges agenouillés devant elle, tandis que son regard est idéalement levé vers le ciel.

Enfin, sainte Cécile fait partie de la fameuse procession de saints dont Flandrin a orné l'église de Saint Vincent de Paul à Paris : là encore elle joue de son instrument en regardant le ciel.”

\*\*\*

Peut-on alors honorer sainte Cécile comme patronne de la musique ? Evidemment, car l'honorer comme telle, ce n'est pas affirmer qu'elle fut une musicienne. On peut être le patron d'un corps de métier sans avoir exercé cette

profession. D'ordinaire il est vrai quand on veut donner un protecteur à telle catégorie de personnes, on choisit un saint dont la vie offre une particularité qui le rapproche de la leur. N'est-ce pas le cas de Ste-Cécile qui assiste en priant au concert joué pendant le repas de ses noces. La piété chrétienne ne s'y trompe pas. Et quand le 22 novembre nous ramène la fête de la glorieuse martyre, elle s'ingénie à la célébrer par des messes solennelles en musique. Les artistes chrétiens qui comprennent que la véritable source de l'art se trouve en Dieu, se rangent sous le patronage de cette jeune vierge qui là-haut, unie à tous les chœurs de la Jérusalem bienheureuse, chante les louanges de l'éternel, et ils lui demandent de les inspirer afin qu'ils puissent toujours conserver à la musique, cette langue du ciel et cette prière de la terre, son caractère divin.

— o —

### *Mission de la Femme Chrétienne*

#### JOUR SOMBRE



UELLE maussade vision ai-je donc évoquée pour vous, chères jeunes filles chrétiennes, en cette simple ligne !

Peut-être vous croyez vous déjà transportées en quelque région brumeuse de l'Angleterre, chez un mélancolique personnage, atteint de ce mal : le spleen !!

Non, rassurez vous. Nous voici au contraire dans un riant séjour, oasis de verdure et de fleurs ; celle qui l'habite est, comme vous, une gaie et gracieuse jeune fille. Aujourd'hui cependant son sourire est voilé et sur sa physionomie expressive se révèle une vive contrariété.

Elle s'est éveillée sous une impression morose, de vagues symptômes de migraine ont supprimé l'effort viril du lever matinal, et, privée de l'aliment fortifiant d'une messe journalière, la voilà désarmée. Au dehors, le paysage aussi est maussade et voilé de brumes, un épais brouillard, accroché aux arbres, distille une humidité pénétrante, annonce la pluie, et menace les projets de la journée.

Adieu l'intéressante excursion aux ruines, le pittoresque déjeuner sur l'herbe ! adieu, hélas ! à tout l'entrain d'une joyeuse partie de plaisir.

Sous l'impression de cette contrariété, Suzanne répond, sans gaieté, à l'affectueux bonjour de son frère qui la plaisante aussitôt sur sa physionomie, sombre comme ce jour nébuleux.

“ Oui vraiment, murmure la jeune fille ; ce temps donne presque le spleen. Qui garderait sa gaieté alors que tout se ligue et semble conspirer pour vous l'enlever ? ” La poste même est en retard et, quand elle arrive, n'apporte à notre pauvre Suzanne que des déceptions. . . . De plus en plus, le ciel s'assombrit et dépitée, muette, elle s'attriste pendant qu'une voix moqueuse murmure doucement, auprès d'elle :

“ Il fait froid et le cœur se serre ainsi qu'un pauvre oiseau frileux. Il pleut ; adieu, coin du ciel bleu. Oui c'est la pluie qui, sur un rythme invariable, lui murmure son monotone et mélancolique refrain. La voix moqueuse de son frère continue à fredonner à ses côtés :

“ Il pleut ; j'entends le bruit égal des eaux.  
Le feuillage humble et que nul vent ne berce  
Se penche et brille, en pleurant, sous l'averse.  
Le deuil de l'air attriste les oiseaux. ”

— Toi aussi, n'est ce pas, petite sœur, répète le jeune homme, à la fois aimable et railleur. Mais Suzanne ne se déride pas, et, de plus en plus maussade, s'éloigne. Décidément la morosité est envahissante, et, si on ne l'arrête au début, elle tisse et étend sa vilaine toile.

Suzanne en fait l'expérience : pendant cette journée, l'ennemi empiète sans cesse, et maintenant notre pauvre jeune fille en est arrivée à se dire que la vie est lourde, à certaines heures, où tout pèse, où l'on sent une sorte d'impuissance à être gaie, heureuse. . . .

Absorbée en cette conclusion, eile ne voit pas que la pluie a cessé quand soudain un brillant rayon de soleil lui arrive comme un message d'espoir.

Voici le pas sonore de son frère, sa voix joyeuse qui lui propose une promenade en voiture. Aussitôt rassérénée elle est bientôt sous ce charme, qui l'enivre de mouvement, d'air, de lumière. Le ciel est pur et bleu, avec des teintes exquises ; un brillant soleil rayonne, jetant

partout la chaleur et la vie. De la campagne verdoyante, montent de fraîches senteurs, se mêlant aux parfums des blés, des foins coupés ; une brise tiède apporte des appels lointains, voix sonores et harmonieux échos de vie.

Suzanne, elle aussi, a recouvré son sourire joyeux et le lumineux regard où rayonne sa jeunesse. A-t-elle donc pu la trouver triste et sombre, cette vie radieuse qui sourit à ses vingt ans ? . . .

Son frère jouit comme elle de ce réveil de la nature, et ensemble, ils formeront de nombreux et variés projets.

Ils sont interrompus par un bruit effrayant et confus, sorte de déchirante clameur qui s'élève du village voisin. Bientôt un cri d'angoisse glace Suzanne de terreur ; puis, le silence se fait, suivi bientôt d'une rumeur étrange qui maintenant, semble venir vers eux.

—Vite ! Pierre, hâtez-vous, vite ! Arrêtez là à l'entrée du village.

Décidée et prompte, elle descend vivement et va vers la foule qui vient au devant d'eux. Qu'est ce que ce cortège et pourquoi s'arrête-t-il ?

Sans écouter son frère, la jeune fille s'élançe et bientôt se trouve en face d'une sorte de brancard improvisé. Un malheureux jeune homme y repose, immobile.

Est-ce la pâleur livide, l'empreinte solennelle de la mort que portent déjà ses traits altérés ?

Auprès de lui se trouve une femme, presque une enfant, pâle, échevelée, la physionomie contractée par une terrible douleur ; calme cependant, de ce calme effrayant qui n'est que la stupeur du désespoir.

A genoux maintenant au pied du lit où l'on a transporté le malheureux blessé, elle lui murmure doucement des paroles de tendresse, lui demandant, avec un poignant accent de prière, d'ouvrir les yeux, de lui répondre.

Emue, bouleversée par cette scène déchirante, Suzanne s'agenouille elle aussi, et peut-être jamais n'a-t-elle ainsi prié . . .

Dieu l'entend.

Il met en ses regards, en ses accents, son infinie pitié qui parle au cœur de l'infortunée. Une puissante émotion la secoue, tout entière, et passe sur ses traits qui perdent leur rigidité.

Elle pleure, et saisissant les mains de la jeune fille, lui répète ardemment :

“ Vous, que Dieu m'envoie comme un de ses anges, vous allez me le rendre, vous le sauvez ? . . . ”

Pendant que Suzanne, avec de doux mots d'espoir, berce et console cette peine navrante, son frère s'occupe des détails matériels. Un médecin, appelé en toute hâte, après un examen attentif, assure que l'âge et la robuste constitution du blessé triompheront des suites de ce terrible accident.

Heureuse du bonheur qu'une affirmation aussi rassurante donne à sa protégée, notre petite héroïne la quitte, à regret, lui promettant de revenir le lendemain.

Elle se retrouve maintenant sous le ciel bleu, la rayonnante lumière d'or, dans la verdure et les fleurs ; mais toute cette poétique nature la laisse insensible.

Ce n'est plus cependant l'ennui qui voile son front ; ce n'est plus une humeur maussade que reflète sa physionomie grave et pensive.

La vision de la mort lui est apparue, et elle a compris une autre leçon que tous reçoivent, tôt ou tard, celle du malheur. Sa jeune vie radieuse vient de se heurter à son impitoyable réalité, inévitable loi pour tous les humains ici-bas. A la clarté de ces grandes lumières, les événements d'ici-bas apparaissent à leur véritable taille et s'apprécient en leur juste valeur.

Se retrouvant seule aux pieds de Dieu, le premier élan de Suzanne est celui du repentir, son premier mot : “ Pardon.” Pardon ! non pas uniquement pour un passager accès d'humeur, une crise de maussaderie enfantine et déraisonnable, mais aussi et surtout “ Pardon,” pour les jours de sa vie gaspillés et perdus en une vaine frivolité, un coupable égoïsme.

Dieu écoute l'humble et sincère regret, il bénit la compatissante charité du cœur de la jeune fille. C'est sa voix qui lui parle maintenant, avec un accent unique et incomparable.

Oui ce jour marquera en la vie de notre petite héroïne une inoubliable étape.

La vocation de la femme, la mission douce et sacrée,

qui font sa gloire et son bonheur, viennent de lui être révélées avec le sens divin de la pitié et de l'amour.

Et maintenant, Suzanne, en avant ! marche avec vaillance en cette voie sublime que la Providence vient de t'ouvrir. Chaque pas que l'on y fait ouvre de merveilleux horizons de lumière et de joie ; chaque acte de dévouement dilate le cœur, l'élève et l'unit à celui qu'on ne peut mieux définir qu'en un mot : " Dieu est charité."

FIDELIO.

— o —

### *Chronique Dominicaine*

#### LA FÊTE DU ROSAIRE EN CANADA

La fête du Rosaire a été solennisée avec grand éclat dans nos paroisses canadiennes. Favorisées par une température idéale, les processions ont pu parcourir les rues de nos cités. A voir l'empressement de la foule, la piété de son attitude on devinait son grand amour pour la Vierge du Rosaire.

On comprendra aisément qu'il nous est impossible de donner un compte-rendu de toutes ces fêtes religieuses, le cadre restreint de notre revue n'y suffirait pas. Si les grandes villes comme Québec, Montréal, Ottawa ont bien fait les choses, il est de modestes paroisses de campagne qui se sont surpassées.

A tous, au nom de la Vierge du Rosaire : Merci.

#### LE ROSAIRE A ST-HYACINTHE ET A OTTAWA

La ville de Saint Hyacinthe ne manque jamais une occasion de témoigner sa filiale dévotion envers la Reine du T. S. Rosaire. Ses fidèles aiment à venir s'agenouiller aux pieds de la Vierge dans son béni sanctuaire. Sa fête de prédilection est celle du Rosaire. Cette année, de l'avis de tous, elle a donné lieu à une superbe manifestation. Jamais, nous disait un vieux citoyen, je n'ai vu ici une procession aussi belle, aussi nombreuse et aussi parfaitement organisée.

Les communautés religieuses, les confréries, les associations, les professions libérales, la magistrature formaient un magnifique cortège que présidait Monseigneur Ber-



nard, vicaire capitulaire, entouré d'un nombreux clergé.

A entendre tout ce peuple chantant les louanges de la Vierge et répétant sans se lasser les *Ave* du Rosaire, on était véritablement ému.

Que la Vierge du Rosaire bénisse la pieuse cité de Saint-Hyacinthe et qu'elle récompense tout particulièrement ceux qui se sont dévoués à l'organisation de cette manifestation.

L'entrain et l'empressement du jour de la fête ne s'est pas ralenti durant l'octave. Chaque jour, les institutions religieuses de la ville, suivant une coutume déjà vieille, sont venues à tour de rôle chanter les louanges de la Reine du Rosaire, dans son sanctuaire.

\* \* \*

*D'Ottawa on nous écrit :*

Nous avons eu une grande manifestation religieuse en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire.

Son Excellence Mgr Sbaretta a daigné présider toutes les cérémonies et s'est déclaré heureux de voir coïncider avec la fête du Rosaire sa première apparition dans l'église Saint-Jean-Baptiste.

La messe a été chantée par le T. R. P. Prieur. Assistèrent Monseigneur au trône, M. le chanoine Bouillon et le R. P. Rouleau.

Le sermon fut donné par le R. P. Côté qui retraça en termes magnifiques "*La Mission doctrinale du Rosaire.*"

Dans l'après-midi, près de 2,000 personnes de la paroisse et de la ville prirent part à une procession solennelle dans les jardins du couvent.

#### EN L'HONNEUR DE SAINT DOMINIQUE

C'était grande fête le dimanche quinze octobre, à St-Dominique de Bagot. Toute la paroisse avait voulu assister à la bénédiction de la statue de son saint patron.

A la grand'messe solennelle chantée par le R. P. A. Vuillermet, le T. R. P. H. Hage, prieur du couvent de Saint-Hyacinthe, expliqua le symbolisme de la statue. Il montra comment la robe blanche signifiait la pureté, le manteau noir la pénitence, le Rosaire l'apostolat, du grand patriarche des Prêcheurs.

L'après-midi une fête plus intime eut lieu. Il s'agissait de la profession de vingt-deux tertiaires de Saint

Dominique et de quatre prises d'habit. Le T. R. P. Prieur prononça une allocution sur l'esprit et les avantages du Tiers-Ordre Dominicain.

Fête touchante qui a laissé au cœur de beaucoup de bien douces impressions. Que Saint Dominique répande ses bénédictions sur cette religieuse paroisse et sur son dévoué pasteur.

\*\*\*

*A Palencia (Espagne).*—C'est à l'Université de cette ville que Saint Dominique fit, à la fin du XIIe siècle, sa rhétorique, sa philosophie et sa théologie. Là aussi, en 1191, pendant une famine épouvantable qui désola toute la province de Léon, le saint étudiant poussa la charité jusqu'à vendre ses manuscrits, son plus précieux trésor, pour venir en aide aux malheureux.

En mémoire de ce séjour et de cet acte d'héroïsme, la ville a décidé d'élever au saint, à côté de l'ancien couvent des Dominicains, une statue monumentale, marque tardive de la reconnaissance publique, mais d'autant plus digne d'éloges que souffle moins de nos jours le vent favorable à l'érection de pareils monuments.

— o —

### Revue Mensuelle

SOMMAIRE.—A propos de Journalisme ; — Un grand évêque ; — Les Frères Mineurs à Québec ; — Au théâtre du Martyre ; — Le drapeau des Acadiens ; — Les Revues.

A PROPOS DE JOURNALISME.—Le mois dernier, j'ai dû, à mon grand regret, laisser dormir ma *Revue Mensuelle*, dans mes cartons. Revenir en arrière n'est guère possible, les événements du mois dernier sont déjà de bien vieilles nouvelles. Je crains qu'en les rappelant je ne fasse croire à mes lecteurs qu'ils revivent un autre âge ; la vie marche si vite en notre temps.

Je veux cependant, au risque de passer pour un retardataire, ce qui d'ailleurs m'importe peu, signaler un article publié par le vaillant journal québécois *La Vérité*, sous la signature de son rédacteur, M. Omer Héroux : *A propos de Journalisme*. Il est de nature à éclairer beau-

coup de jeunes gens qui, hantés par la marotte du journalisme, veulent à tout prix en faire leur carrière.

Trouveront-ils dans cette profession ce que rêvent leurs âmes pleines d'enthousiasme et de nobles ardeurs ? Au risque de les désillusionner, il faut leur dire bien haut, avec M. Héroux, que, dans notre pays étant données les exigences du public, créées et exploitées par une certaine presse aux allures mercantiles, *le Journalisme n'est pas une carrière*, et aveu bon à retenir, puisqu'il est d'un professionnel, il n'est même pas pour la majorité de ceux qui s'y livrent, un métier qui leur permette de vivre.

Puisque nous parlons de *La Vérité*, nous nous faisons un plaisir et même un devoir d'en recommander la lecture. Louer ce journal est chose superflue. Les plus hautes approbations ne lui ont jamais manqué. Le sérieux des articles, le choix des informations, la compétence de ses collaborateurs et surtout la vaillance de son fondateur et de ses successeurs à défendre les intérêts catholiques et nationaux, lui ont conquis une belle place dans le monde du journalisme. Et vraiment, plus que jamais, elle mérite sa réputation.

\* \* \*

UN GRAND-ÉVÊQUE. — Je disais en parlant de *La Vérité* que je me faisais un devoir d'en conseiller la lecture, parce que, *Avant tout elle veut servir l'Eglise et défendre ses intérêts* (Paroles de Mgr l'Archevêque de Montréal). C'est la même raison qui me pousse à recommander *La Vie de Mgr Taché*, par le Révérendissime Dom Paul Benoit.

Que de choses instructives dans ces deux gros volumes où l'historien nous fait pénétrer dans l'âme de ce saint prélat et nous montre les œuvres accomplies par ce digne émule des évêques des premiers âges, durant sa longue et laborieuse carrière apostolique.

Dans ces quinze cents pages de biographie, c'est l'histoire de l'Ouest Canadien qui se déroule sous les yeux du lecteur, captivante souvent à l'égal d'un drame. Quelle joie nous ressentons en voyant ce que l'Eglise catholique toujours fidèle à sa mission civilisatrice a fait pour ces immenses régions si pleines d'avenir.

C'est Mgr Taché qui a porté pour une grande part le poids de ce dur labeur. Et c'est avec justice qu'on l'a appelé le *Père de l'Ouest*.

Nous souhaitons que cet ouvrage où sont racontées si simplement les joies et les tristesses des missionnaires, mette au cœur d'un grand nombre de jeunes gens le désir de se dévouer pour le salut de leurs frères.

\*\*\*

LES FRÈRES-MINEURS A QUÉBEC.—Instinctivement la lecture de la vie du grand apôtre et du patriote éclairé qu'était Monseigneur Taché, nous fait penser à ces hardis missionnaires qui vinrent de France annoncer la bonne parole de l'Evangile sur les rives du Saint Laurent où Champlain et Cartier venaient de planter avec la Croix le drapeau fleurdelysé du roi très chrétien.

Les premiers apôtres du Canada furent les Récollets. Ils y arrivèrent en 1615, il y aura bientôt trois siècles. Il était utile de rappeler quelle grande part avait eu dans l'évangélisation du Canada ceux à qui était échu l'honneur de dire la première messe sur ce sol où l'Eglise devait voir de si beaux jours ; de donner à ce pays son premier martyr, le Père Nicolas Viel, noyé avec son néophyte dans la rivière des prairies, à l'endroit qui s'appelle aujourd'hui encore Sault-au-Récollet. C'est ce que vient de faire un religieux franciscain, le P. Odoric M. Jouve, en un charmant opuscule édité à Québec.

Ceux qu'intéresse l'histoire de notre pays, — et heureusement nous ne connaissons pas encore parmi nous de gens qui de parti pris font fi des gloires du passé, — liront avec profit et édification ces pages écrites avec amour par un fils qui raconte l'histoire glorieuse de sa famille religieuse.

\*\*\*

AU THÉÂTRE DU MARTYRE.—Lire l'histoire du passé fait du bien, mais la vivre en quelque sorte en visitant les lieux où elle s'est déroulée, quelle joie pour l'âme ! Quelles émotions profondes ne ressent-on pas dans les vieux pays où les ruines du passé sont semées sur tous les chemins, lorsqu'on visite un sanctuaire où vécut un saint, un champ de bataille où s'est joué l'avenir d'une nation, un palais où habitèrent pendant des siècles ceux qui présidèrent aux destinées d'un grand peuple.

De telles émotions, à la fois religieuses et patriotiques, ceux qui firent le trois septembre dernier le pèleri-

nage à Auriesville les ressentirent en parcourant les lieux évangélisés par le Père Jogues et où il mourut avec ses deux compagnons, martyrs pour la foi de Jésus-Christ.

Un des pèlerins, M. Lindsay a bien voulu, dans *La Nouvelle-France*, nous faire part des impressions de ces heureuses journées. C'est avec un grand plaisir que j'ai lu ou plutôt goûté ces pages, écrites en un style impeccable et où apparaît à chaque ligne le grand amour de l'auteur pour le passé du Canada.

*Puisse, ainsi que le souhaitait le P. Campbell, l'exaltation de ce glorieux martyr ramener son pays par la voix de son sang, à la vérité.*

\*\*\*

LE DRAPEAU DES ACADIENS.— Les journaux nous ont donné des récits du magnifique congrès acadien tenu il y a quelques semaines à Caraquet (N. B). Il nous a été bien agréable de constater avec quelle énergie ce vaillant petit peuple affirme sa vitalité et comment il entend rester fidèle à ses origines catholiques et françaises.

Afin d'avoir un signe de ralliement ils ont choisi un drapeau. Voici dans quels termes, Mgr Richard, le digne curé de Rogersville en a parlé au Congrès :

“ Un drapeau qui doit être cher à tout Acadien : c'est le drapeau qui lui rappelle son passé, lui montre son présent et lui fait voir son avenir. C'est le drapeau tricolore avec sa symbolique étoile. Celui-ci doit être entre tous le plus tendrement aimé de l'Acadien, celui pour lequel il doit vivre et mourir.

Le choix de ce drapeau n'a pas été laissé à l'initiative et au caprice de particuliers ; mais il est dû, comme celui de notre fête nationale elle-même, aux mûres délibérations et au libre et intelligent concours des représentants de l'Acadie toute entière. La fête de l'Assomption nous rapproche de la mère-patrie, de la France de Saint Louis, et nous rappelle notre origine. Le drapeau tricolore avec l'étoile *Stella Maris*, que la piété des Acadiens y a placée, nous montre nos devoirs envers la religion, la sainte Vierge, notre patronne, nos familles et notre patrie.

Que la Vierge bénisse le peuple Acadien et le conserve pour les grandes œuvres de l'avenir, c'est le souhait de tout cœur canadien.

\*\*\*

LES REVUES.—J'aurais encore de belles et bonnes choses à signaler ; car à l'inverse de certain romancier qui, jugeant tout d'après ses mesquines passions et voit du mal partout, j'aime au contraire à constater le bien. Pour cela, je l'avoue, je n'ai pas beaucoup d'effort à faire je n'ai qu'à suivre mon tempérament. N'est-ce pas d'ailleurs la seule manière de vivre heureux partout !

Je recommande en passant l'excellente revue "*L'Enseignement Primaire*." Son dernier numéro contient une très bonne conférence de M. l'abbé Ed. Baril, de Nicolet, sur *l'enseignement du catéchisme* ; le commencement d'une étude fort intéressante de M. Dubois, *sur la sensibilité*. Je reviendrai sur ce dernier article.

La vieille *Revue Canadienne* a publié dans ses dernières livraisons de très remarquables études sociales de M. Archambault et de Errol Bouchette.

Toutes ces revues et beaucoup d'autres, qu'elles s'occupent de piété ou d'art, font une bonne œuvre. "Il faut remercier le bon Dieu, dit la *Semaine Religieuse de Québec*, de ce qu'il se publie, dans notre pays, tant de bonnes petites revues. Ces petites revues à la note religieuse, et les honnêtes journaux de la presse rurale, voilà l'heureux contrepoids à l'influence perverse que plusieurs puissants journaux soi-disant catholiques, publiés dans les grandes villes, exercent au milieu de nos populations.

Il est peu de familles où ne pénètrent pas même plusieurs de ces revues et journaux qui constituent ici la "*bonne presse*." Ces publications d'allure modeste, dont quelques-unes ont une rédaction vraiment remarquable, font beaucoup de bien dans nos populations, et méritent qu'on les encourage de toutes manières."

Et dire qu'il se trouve parmi nous des hommes intelligents qui s'obstinent à ne pas comprendre cela. Dès qu'on leur propose une revue, ils répondent, sur un ton d'oracle, qu'il y en a trop, qu'elles ne servent à rien, sinon à faire dépenser inutilement l'argent des populations ! ! Heureusement tous ne jugent pas ainsi, et nous pourrions citer entre beaucoup d'autres, le fait d'un digne curé de la banlieue de Montréal qui s'efforce, afin de contrebalancer le pernicieux effet des mauvaises lectures, de répandre

dans sa paroisse le plus grand nombre possible de revues. Et le zélé pasteur avoue que les résultats sont vraiment consolants.

FR. A. VUILLERMET, O. P.

— o —

## Une mère douloureuse

CONTE POUR LE JOUR DES MORTS

— Non, je ne prierai plus !... Il a été trop méchant pour moi, ce bon Dieu dont on me parlait dans le temps, au catéchisme, puisqu'il a laissé mourir mon pauvre petit Félix, mon fils, mon enfant, qui était ma seule raison de supporter cette gueuse de vie... Dire que pendant sa maladie, j'ai essayé de me rappeler toutes les mômeries qu'on m'a apprises autrefois, quand j'allais chez les Sœurs... La scarlatine me l'a tué tout de même, mon Félix, et tout à l'heure, on l'a mis dans le trou, au Champ de Navets... Mon cher petit garçon, il n'avait que quatre ans, et il était déjà si caressant, si gentil... Comme il me sautait au cou, comme il disait bien : "Ah ! voilà maman !" quand je venais le chercher, tous les soirs, à l'école maternelle... Mort, il est mort !... Est-ce qu'on peut croire qu'il existe, le bon Dieu, après ces horreurs-là ?... Tant pis ! Ils ont peut-être raison, dans le faubourg, ceux qui crient : "A bas la calotte !... L'ai-je assez supplié, pourtant, ce fameux bon Dieu, auprès du berceau de mon pauvre gosse, pendant que je tenais sa main brûlante de fièvre... Mais c'est bien fini, je ne prierai plus... Non, plus jamais !... plus jamais !

La malheureuse mère, à qui la douleur arrachait ces paroles affreuses, parlait tout haut, bien qu'elle fut seule dans sa chambre.

Elle revenait du lointain cimetière de Bagneux, où elle était allée, seulement accompagnée d'une voisine, pauvre ouvrière comme elle, et de la concierge de la maison, en marchant derrière les deux croque-morts qui portaient sur un brancard le petit cercueil enveloppé d'un drap blanc. Le bas de sa jupe noire et ses chaussures étaient encore souillés par la boue de la fosse commune, et elle venait de jeter son méchant chapeau de deuil sur le lit de fer que cotoyait encore le berceau du petit mort.

Le lugubre logis ! Outre les deux couchettes, il n'y avait là, comme meubles, qu'une vieille commode d'acajou, quatre chaises de paille, une table boiteuse qu'encombraient un blanc fouillis de lingerie—l'ouvrage fait ou à faire—et, bien entendu, la machine à coudre.

C'était au sixième étage d'une énorme maison, encrassée de misère, grouillante de travail. A travers les rideaux de l'unique fenêtre, on apercevait un confus amas de toits, de cheminées, et un morceau de ciel d'hiver, sale et brumeux, dans lequel un massif tuyau d'usine, tout proche, répandait l'épais et noir bouillonnement de sa fumée.

Comme la nuit tombait, la femme qui était là alluma sa lampe à pétrole, essuya d'un brusque revers de main ses yeux pleins de larmes et s'installa près de la table, le pied sur la pédale de sa machine ; car, pour gagner son pain, la lingère devait travailler treize ou quatorze heures par jour, et les misérables, même dans leurs jours de pire chagrin, n'ont pas le droit d'interrompre leur labeur.

Cependant, après avoir placé l'étoffe sous l'aiguille mécanique, l'infortunée promena son regard autour d'elle. Elle reconnut, parmi les nippes accrochées à la muraille, les vêtements de l'enfant mort, vit dans un coin de la chambre, un cheval de bois peint dont il s'était naguère amusé et elle murmura avec un profond sanglot :

— Mon pauvre petit !

La vie avait été très dure pour Rosalie Vidal. Fille unique d'un pauvre ménage, elle devenait orpheline à 19 ans et restait seule au monde. Adroite et courageuse, assez jolie, foncièrement honnête, elle eût pu être heureuse, si elle avait épousé un brave garçon, laborieux comme elle.

Mais non, à vingt-deux ans, elle se maria, — comme on se marie dans le faubourg parisien, par le hasard d'une rencontre ou d'un voisinage — avec un drôle, soi-disant électricien, mais surtout brailard de comités et de réunions politiques, qui l'éblouit par de belles phrases. Cet incorrigible fainéant, cet orateur infatigable devant les comptoirs de zinc, se fit nourrir — ou à peu près — par sa femme, la maltraita de toutes les façons, la frappa même, et, fatigué d'elle enfin, mit en pratique l'union libre en abandonnant la malheureuse ou — pour employer l'ignoble, mais si énergique expression de l'argot — en la "plaquant" avec un petit garçon nouveau-né.

"Plaquer" ? Oui, le mot fait frémir. Comme il exprime bien l'horrible détresse d'une pauvre femme jetée violemment à terre comme un objet de rebut et s'y écrasant dans la fange ! On sait trop, hélas ! que cette monstrueuse action n'est pas très rare dans la populace des grandes villes.

Rosalie fut donc "plaquée" par son infâme mari, mais la maternité la sauva des dangers de la misère et de l'abandon. Ayant perdu, d'ailleurs, quoique encore jeune, toute trace de beauté, travaillant nuit et jour, s'épuisant de fatigue, mais avec une sorte d'heureuse ivresse, — car c'était pour son enfant, — elle fut mère exclusivement, éperdument.

Tous ses malheurs étaient effacés de sa mémoire. Il lui semblait maintenant n'avoir vécu que depuis la naissance de son fils. Le jour où il avait balbutié "maman" pour la première fois, le jour où il avait fait deux ou trois pas en chancelant, étaient pour elle des dates radieuses. Elle passait des minutes de délices à le contempler, à l'admirer. Comme il était, à ses yeux, le plus beau des enfants, il en serait certainement le plus intelligent et le meilleur. D'abord, elle se tuerait à la besogne — et avec quelle joie ! — pour le bien élever, pour en faire un honnête homme.

Pendant quatre années, Rosalie, logée dans ce taudis, s'imposant mille



privations pour que son Félix ne manquât de rien, Rosalie toujours travaillant, toujours inclinée sur sa machine, mais tout près de son enfant bien-aimé, vécut dans cette atmosphère enchantée par le rêve et par l'espoir, que connaissent toutes les bonnes mères.

Aussi, quand le petit Félix tomba malade, elle fut bouleversée de terreur. Oh ! tout de suite, elle pria. Oui, elle pria, cette femme qui se souvenait à peine des prières de son enfance, et qui, dans le milieu où elle avait vécu, ayant eu pour mari un mangeur de curés, ne songeait jamais à la religion. Elle pria comme elle put, instinctivement, mais avec des larmes, et de tout son cœur, de toutes ses forces. L'enfant était mort quand même !

A présent, elle était là, toute seule, dans cette chambre hideuse, devant ce berceau vide, entendant toujours retentir dans son cerveau le bruit des premières pelletées de terre sur le petit cercueil. Elle se disait que sa prière n'avait pas sauvé son enfant, que Dieu ne l'avait pas écoutée, n'avait pas eu pitié d'elle et elle l'insultait et le niait en même temps, avec cette absurde colère des désespérés, qui est, hélas ! vieille comme le monde.

Cependant Rosalie, accablée, écrasée par sa douleur, ne parvenait pas à se remettre au travail, et ses regards errants s'arrêtèrent alors sur une image de piété que, pendant la maladie du petit Félix, une vieille voisine avait épinglée sur le papier de tenture, près du moribond ; une image de quelques sous, grossièrement enluminée et qui représentait la Vierge Marie portant sur ses bras et présentant, pour ainsi dire, avec un geste de tendresse et de fierté, son enfant divin

Chose singulière ! Devant cette image, aucun nouveau blasphème ne surgit dans la pensée de la mère en deuil. Elle éprouva plutôt un sentiment d'envie.

— Elle est moins malheureuse que moi, celle-là ; elle a son enfant, songea Rosalie. Mais pourquoi donc a-t-elle l'air de me le présenter, de me l'offrir ? . . . Je n'en veux pas. Ce n'est pas le mien, il n'existe plus. . . Ah ! malheur ! Dire que j'étais triomphante comme elle, quand je portais mon petit garçon ! . . .

Dans son enfance, la pauvre Rosalie était allée au catéchisme, avait fait sa première communion. De lointains souvenirs lui revinrent.

— J'ai tort de l'envier, la bonne Vierge, après tout, se dit-elle avec ce fond d'équité naïve qui est dans l'âme du peuple. Oui, je me rappelle. . . Elle l'a perdu, son fils, elle aussi, quand il était devenu un homme, et si bon ! . . . Des méchants l'ont accusé, trahi, condamné injustement et cloué sur une croix par les mains et par les pieds. . . Elle doit être vraie, tout de même, la belle histoire—si triste !—que nous racontait le vicaire. Je me souviens maintenant d'autres images—des tableaux, des statues—où on la voit, la pauvre bonne Vierge, embrassant la croix et pleurant, et d'autres encore où le cadavre de son fils est couché sur ses genoux. . . Me

voilà désolée pour toute ma vie, mais elle a souffert plus que n'importe qui, celle-là... Faut être juste....

Quel bienfait que les premiers enseignements chrétiens, que cette semence de consolation qui, tôt ou tard, finit par pousser de nouveau et fleurir sous la rosée des larmes ! Comme une brise de mer, le soir, sur une côte brûlée par le soleil, voilà qu'un souffle d'Évangile rafraîchissait cette âme desséchée par la douleur !

—Oui, rêvait la pauvre femme, c'était beau, c'était bien beau, ce que disait le vicaire. Ce fils mort que la Sainte Vierge a tant pleuré, il a ressuscité parce qu'il était le bon Dieu, et il a assuré que nous ressusciterons tous et qu'alors ceux qui se sont aimés se retrouveront, et pour toujours... Oh ! revoir pour toujours mon petit Félix !... Si c'était possible ? Car c'est trop horrible de penser que c'est lui, lui tout entier, mon cher petit, qui est là-bas dans ce Champ de Navets, où je n'aurai jamais d'argent pour acheter une concession, lui tout entier qui est là-bas dans cette boîte de sapin sur laquelle le fossoyeur tassait la terre eu la piétinant avec ses souliers à clous... Oui, les âmes qui ne meurent pas, l'autre vie où l'on sera toujours heureux et qui ne finira jamais... Le bon Dieu qu'on a crucifié a promis tout cela aux pauvres gens C'est dans son livre... Voyons, l'âme de mon petit Félix n'est pas morte ! Elle s'est envolée comme un oiseau vers ce bon Dieu qui aime tant les enfants et que j'ai vu—je me rappelle encore cette autre image—les attirant autour de sa robe blanche... Voilà ce qu'il faut croire, ce que je veux croire !... Comme j'étais bête, comme j'étais stupide, quand je disais que je ne prierais plus... Mais ce que je fais dans ce moment-ci, c'est une prière... Oh ! bonne Sainte Vierge, vous qui savez ce que souffre une mère qui a perdu son fils, et vous, cher enfant Jésus, qui ressemblez à mon pauvre petit, je vous prie et désormais je veux vous prier, partout, toujours, chez moi et dans vos églises, afin qu'après ma mort, bientôt, oh ! bientôt, n'est-ce pas ? je retrouve mon Félix auprès de vous deux et que vous me le montriez, comme pour me dire : "Allons, le voilà... Embrasse-le donc !"

Depuis un moment, celle qui blasphémait tout à l'heure était tombée à genoux. Le visage dans les mains, elle priait avec la ferveur et la sincérité des cœurs simples. Elle pleurait toujours, l'inconsolable, mais ses larmes coulaient plus chaudes et moins amères ; et comme les prêtres avaient dit jadis devant elle que l'âme innocente de l'enfant va droit au ciel et que Dieu en fait un de ses anges, la pauvre mère croyait entendre, autour du berceau désert, un léger frissonnement d'ailes.

FRANÇOIS COPPÉE.

IMPRIMATUR :

† MGR A. X. BERNARD, Vic.-Capitulaire.

RÉDACTION - - - fr. A. VUILLERMET.

ADMINISTRATION - fr. C. DOYON.